

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Forstwesen = Swiss forestry journal = Journal forestier suisse
Herausgeber: Schweizerischer Forstverein
Band: 116 (1965)
Heft: 2

Artikel: La formation professionnelle des bûcherons de l'Afrique équatoriale d'expression française
Autor: Ryter, H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-767363>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La formation professionnelle des bûcherons de l'Afrique équatoriale d'expression française

Par *H. Ryter*, Bex

Oxf. Nr. 303:9

1. Introduction

Les considérations qui suivent sont le fruit d'une expérience de 2 mois en qualité d'expert de la FAO au Gabon, en automne 1963, dans le cadre de l'assistance technique multilatérale, sous les auspices de la FAO, du BIT et du gouvernement suisse.

Comme il s'agissait pour moi d'un premier contact avec l'Afrique, que celui-ci, de plus, a été très limité dans le temps et dans l'espace, je ne prétend pas parler en connaisseur de ce continent. Les constatations que je serai amené à faire doivent être interprétées comme étant des impressions personnelles, trop superficielles peut-être dans certains cas et qui n'engagent que moi. Elles se rapportent au Gabon, et ne peuvent que partiellement être étendues aux autres pays d'Afrique équatoriale d'expression française.

La mission à laquelle j'ai participé avec mon collaborateur direct de l'arrondissement, M. Marlétaz, garde de triage aux Plans-sur-Bex, comprenait également deux experts français: M. Blutel, ingénieur des Eaux et Forêts à Besançon, directeur du cours, et M. Tirion, ancien exploitant forestier au Gabon, résidant actuellement à Paris. La tâche qui nous avait été assignée consistait à donner aux participants les connaissances de base des travaux d'exploitation forestière, et à former, en l'espace de 6 semaines, des instructeurs pour ouvriers forestiers. Ceux-ci, au nombre de 22, provenaient des pays suivants: Congo (Brazzaville), Gabon, République Centrafricaine, Cameroun, Dahomey, Togo, Côte d'Ivoire et Guinée.

Ce cours, le troisième de cette sorte (le premier avait eu lieu en Birmanie, début 1962, pour l'Asie de l'Ouest et le second à Ibadan, du 5 novembre au 15 décembre 1962, pour les pays d'Afrique équatoriale d'expression anglaise, ce deuxième cours étant dirigé par le Dr Huber, inspecteur des forêts à Schaffhouse), n'a bénéficié que dans une certaine mesure des expériences précédentes, les conditions au Gabon étant extrêmes à bien des points de vue: climat, conditions forestières, main-d'œuvre, moyens de communication.

2. Conditions d'exploitation des bois au Gabon

Le voyageur arrivant pour la première fois au Gabon par la voie des airs ne peut manquer d'être frappé par l'immense moutonnement de la forêt,

souvent inondée et sillonnée de cours d'eau qui rejoignent l'Océan dans un stupéfiant enchevêtrement de méandres.

La forêt recouvre les $\frac{9}{10}$ du territoire de ce pays de 267 000 km², ayant une population de 500 000 habitants et situé à cheval sur l'Equateur, dans la partie occidentale de l'Afrique. Cette immensité végétale, dans laquelle 300 essences feuillues différentes se disputent tous les étages de 0 à 50 m de hauteur, produit sur le non-initié, une impression d'étouffement, d'hostilité et d'isolement. Lorsqu'il essaye de se déplacer dans l'enchevêtrement d'arbustes, de broussailles, de fougères, sur lesquels retombent d'innombrables lianes, une certaine anxiété, due probablement à la pénombre qui y règne, le gagne. Les grands arbres ne se remarquent que de tout près, car aucune vision en profondeur n'est possible. Le terrain est généralement plat, et l'on est souvent les pieds dans l'eau. La faune est pauvre, à part les serpents, très nombreux, les éléphants et quelques potamochères, que l'on ne voit d'ailleurs que très rarement. Les insectes sont les plus désagréables et également les plus dangereux. Pas de clairières, pas de cônes de rajeunissement, pas d'horizon, pas de vision d'ensemble de la forêt, seulement interrompue par places par des savanes. C'est la monotonie dans le colossal. Il est reconnu du reste que la forêt est abrutissante et ne constitue nullement le milieu naturel de l'homme.

C'est en tant que pays forestier par excellence que le Gabon a été choisi comme pays hôte pour le cours. Si le Gabon bénéficie d'une situation financière parmi les meilleures en Afrique, c'est essentiellement aux ressources produites par la forêt qu'il le doit. Il est le premier pays du monde pour la production de l'okoumé et presque le seul. On y trouve également passablement d'acajou, de l'ilomba, du limba, de l'iroko, de l'azobé, du makoré et d'autres essences encore. Le Gabon est le deuxième fournisseur de la Suisse pour les bois tropicaux.

Actuellement, d'autres richesses sont mises en valeur dans ce pays; ce sont: le manganèse, le fer, l'uranium, le pétrole et l'or, qui permettent d'entrevoir un avenir de prospérité, pour autant que les conditions politiques soient favorables. Celles-ci sont déterminantes pour encourager:

- les investissements de longue durée
- le recrutement de cadres stables
- la promotion d'une main-d'œuvre spécialisée, disposant d'une solide formation professionnelle.

L'exploitation des bois au Gabon remonte à la fin du 19^{ème} siècle. Elle a débuté le long des côtes et des cours d'eau. Les grumes cylindriques étaient roulées à bras, par une vingtaine d'hommes, jusqu'au prochain point d'eau, pour être ensuite flottées. Afin de faciliter ce travail, on aménageait généralement un chemin de roulage avec des poteaux disposés en long, ceci sur des distances allant jusqu'à 800, même 1000 m. Aujourd'hui encore, ce sont les

possibilités de débardage et de transport — souci majeur des exploitants — qui conditionnent l'exploitation des bois.

Cette exploitation pure est tempérée par un début de sylviculture dans quelques secteurs particulièrement bien desservis. On y pratique l'enrichissement en okoumés, par plantation.

Une des tâches importantes du service forestier consiste à délimiter les permis pour les exploitants et à intervenir en cas de litige au sujet des limites entre les permis. Les permis sont de grandeur différente suivant les conditions. De forme carrée ou rectangulaire, ils peuvent avoir 10 à 20 km et plus de côté. Au premier abord, lorsqu'on visite un chantier d'exploitation des bois, on croit avoir affaire à une entreprise de génie civil, tant la construction des routes de base, des chemins d'accès et des layons de débardage joue un rôle prépondérant pour permettre le transport des grumes de leur lieu d'abattage au point d'eau.

C'est à l'exploitant qu'incombent toute la responsabilité, les soucis et les risques d'une telle entreprise, généralement très complexe. C'est ainsi que l'exploitant de moyenne importance doit s'occuper lui-même :

- de reporter sur le terrain les limites de son permis ;
- de dresser ensuite la carte de ce permis ;
- d'y construire des voies d'accès ;
- de rechercher le point le plus propice pour installer le campement ;
- de construire ce campement ;
- d'acheter un parc impressionnant de machines et d'en assurer l'entretien et les réparations ;
- d'y amener la main-d'œuvre, souvent de très loin ;
- d'organiser le ravitaillement ;
- de faire office, occasionnellement, de gendarme, de médecin, d'homme de loi ;
- finalement d'exploiter ses bois pour essayer de récupérer les frais énormes investis dans son entreprise.

Cet homme, isolé au milieu de la forêt étouffante, uniquement accessible par eau ou par air, doit être d'une trempe exceptionnelle pour résister. Il rappelle en quelque sorte le pionnier du Far-west américain.

Par contre, les grands permis appartiennent à des compagnies étrangères qui, elles, disposent de tout un état-major de personnel européen spécialisé.

Le gouvernement du Gabon aimerait encourager la petite exploitation familiale par des Noirs, en leur facilitant le crédit et en créant des coopératives de machines. Pour lui, un des buts du cours était de jeter les bases d'une formation professionnelle permettant cette promotion. Il est difficile pour nous de juger si ce retour à la petite exploitation est souhaitable ou non. A première vue, il semble que l'aspect politique de la question l'emporte sur l'aspect purement technique.

Nous avons été frappés de constater combien les méthodes de travail

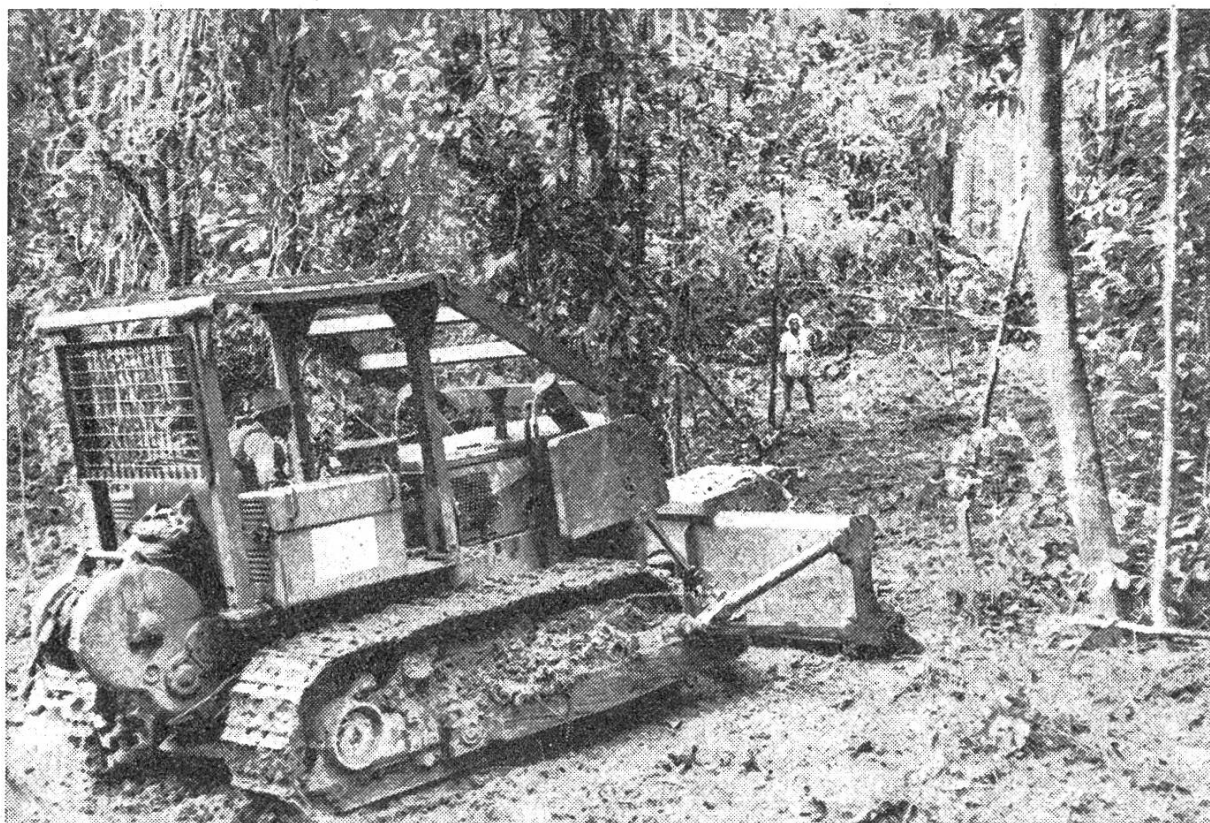


Photo: H. Ryter

Fig. 1

Débroussaillage des layons où seront plantés les jeunes okoumés

variaient d'un exploitant à l'autre. Suivant ses penchants et ses connaissances, son intérêt se portera vers le bûcheronnage, le débardage, ou la construction de routes, ou bien vers la scierie, comme c'est le cas de certaine grande compagnie. On rencontre encore des coupeurs libres, abattant les arbres selon l'ancienne méthode africaine (à la hache, sur un échafaudage, en taillant la grume en pointe de crayon) avec tous les inconvénients qu'elle comporte. Simultanément, on pourra assister à un véritable ballet d'engins ultra-modernes: avions de tourisme, Caterpillars D7 et D8 (en nombre impressionnant) graders, rouleaux à pneus, grumiers de 35 t, Jeeps, tronçonneuses électriques, etc. De la sorte, l'anachronisme de cette méthode d'abatage est d'autant plus flagrant. On a quelquefois l'impression, en voyant le nombre et la grandeur des engins, que ceux-ci sont surdimensionnés pour remplacer la main-d'œuvre qualifiée. Au prix que coûtent de tels engins dans les conditions très difficiles de l'Afrique équatoriale, on peut imaginer facilement les incidences qu'ils auront sur la rentabilité de l'entreprise.

En définitive donc, on gaspille encore trop souvent du bois, des machines et de la main-d'œuvre. La rentabilité de l'exploitation des bois devient tangente. Comme le Gabon tient à tirer parti de ses immenses richesses de l'intérieur et que les frais augmentent sensiblement à mesure que les distances deviennent plus grandes, il n'y a qu'un moyen, c'est de rationaliser l'entreprise et d'éviter tout gaspillage inutile.

3. Niveau de la main-d'œuvre

Chasseur ou pêcheur d'origine, le Noir est facilement bricoleur à ses heures. Son instinct ou son intuition lui permettent à l'occasion de réaliser de fort jolies choses, révélant quelquefois un sens artistique certain.

Les notions d'équerre et de fil à plomb faisant défaut, ces réalisations, si elles sont d'ordre technique, seront plutôt des approximations.

Du point de vue rendement, celui du Noir est inférieur à celui de l'ouvrier européen travaillant dans les mêmes conditions. Et, si le pays est prospère, la population est pauvre.

De plus, certains Africains, qui attendaient tout de l'indépendance et pensaient, avec un optimisme démesuré, qu'elle leur apporterait sans effort prospérité et abondance, éprouvent une certaine déception en voyant que la réalité ne répond pas à leur attente.

Arrivée à ce stade de son évolution, l'Afrique doit inmanquablement faire sa crise de croissance d'ordre politique, économique et social.

Il ne faut pas oublier non plus que de nombreux Africains, qui ont abandonnés la brousse pour venir travailler dans les grands centres, sont tiraillés entre deux civilisations, entre la vie de la tribu et celle des grandes villes, et que ce changement d'habitudes, cette évolution brusque, ce passage trop rapide à une civilisation beaucoup plus avancée, ne sont pas faits pour améliorer la situation.

Souvenons-nous que, en plus de ce décalage de civilisation, il y a toute la somme des difficultés spécifiquement africaines qui pèsent lourdement dans la balance et qui sont : le climat, les séquelles de la traite des noirs et du colonialisme, la sous-alimentation, une hérédité chargée, les maladies.

Le bûcheron qui, heureusement, n'est généralement pas obligé de rompre avec son milieu, sera moins soumis à ces tensions ; il restera plus équilibré, mais par contre il évoluera peut-être moins rapidement et restera bien souvent de croyance animiste ou fétichiste.

Parmi les cercles compétents, ceux qui connaissent bien l'Afrique se demandent selon quelle loi se fera son évolution, et quelle solution serait plus favorable.

- Cherchera-t-elle à atteindre le plus rapidement possible, sans transition, notre civilisation hautement industrialisée et essentiellement technique, ce qui ne va pas sans heurts et passe bien souvent par des révolutions ?
- Ou bien suivra-t-elle une évolution plus harmonieuse, en passant par les étapes successives qui pourraient la mener, en quelques centaines d'années — donc plus rapidement que nous, grâce à l'expérience des siècles passés — à un stade égal d'évolution ?

C'est là une question qui préoccupe de nombreux cercles gouvernementaux, et qui s'est également posée pour nous, experts, quand il s'agissait de savoir, par exemple, dans notre domaine, quelle part donner à l'enseignement du travail manuel par rapport au travail effectué à l'aide de machines.

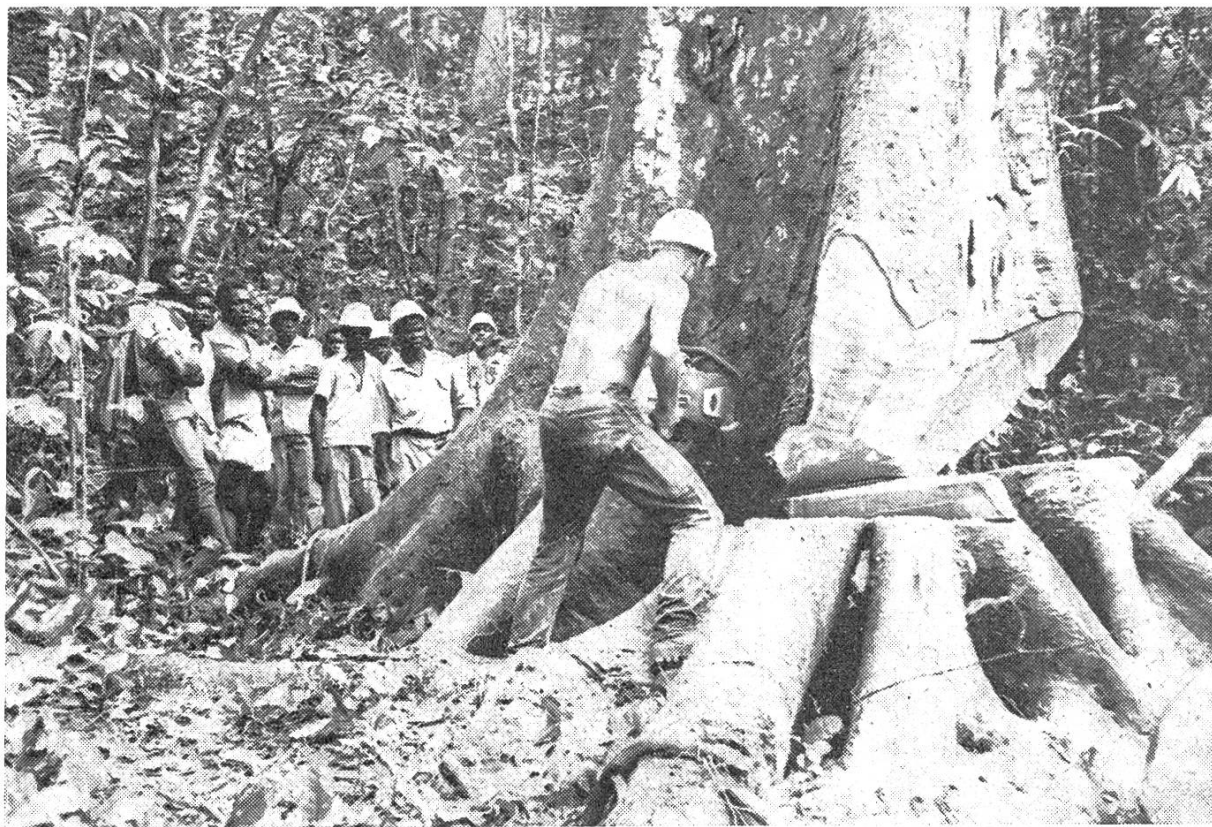


Photo: H. Ryter

Fig. 2

M. Marlétaz démontre la technique européenne d'abattage

4. Comment améliorer la formation de cette main-d'œuvre forestière

Il ressort de ce que nous avons vu précédemment qu'il s'agit en somme de rééduquer cette main-d'œuvre, d'agir sur la personnalité et le caractère de ces hommes, de leur apprendre à passer de l'intuition au raisonnement, de l'approximation à la précision technique, de leur apprendre aussi à organiser leur travail en sachant prévoir le déroulement des différentes opérations, de développer chez eux le sens des responsabilités, l'esprit de décision et le sens technique.

Il faut, chez nous, 3 ans pour former un ouvrier qualifié; il en faudrait en tout cas autant en Afrique. Il est regrettable que, pour le moment, la solution de l'apprentissage ne soit pas possible en Afrique, car ce serait de loin la méthode la plus sûre pour arriver à un résultat. Mais il y a peu de maîtres susceptibles de former des apprentis, les moniteurs sont encore rares. Beaucoup reste donc à créer, et c'est dans ce sens que nous avons été appelés à jeter les bases d'un enseignement futur, sur une grande échelle.

C'est donc une action en profondeur qu'il serait souhaitable d'entreprendre dans ces pays africains, si l'on veut obtenir des résultats durables. Il faudrait former systématiquement un certain nombre de bûcherons, originaires de régions limitées (par exemple, pour commencer, du Gabon), avec l'espoir qu'après avoir été formés, ils pratiqueront leur métier, resteront

en contact entre eux et que les résultats de leur activité prouveront aux gouvernements, aux exploitants, aux autres bûcherons, que la formation professionnelle n'est pas un vain mot, qu'elle est payante et qu'il vaut la peine de tout mettre en œuvre pour la généraliser.

La formule choisie par les organisateurs du cours consistait à agir sur un grand espace (8 pays d'Afrique équatoriale d'expression française) en formant non pas des bûcherons, mais des instructeurs pour ouvriers bûcherons. Notre action n'était donc plus directe, mais se faisait par l'intermédiaire des 22 participants du cours qui, dans leurs pays respectifs, seraient appelés à propager l'enseignement reçu.

Il n'est pas dans nos intentions de nous ériger en juges pour faire le procès de l'une ou l'autre de ces méthodes. De toute façon, les Nations Unies n'ont pas le choix : l'Afrique est immense et les moyens à disposition extrêmement modestes. Chacun de ses quarante pays désire qu'on s'occupe avant tout de lui. Les jeunes républiques sont très susceptibles et n'admettraient pas d'être obligées d'attendre leur tour. Ce sont donc des raisons essentiellement politiques qui rendent inévitables les dimensions du quadrillage et de ses mailles extrêmement lâches. En Afrique, encore beaucoup plus que chez nous, tout est subordonné à la politique, et la solution qui techniquement serait la plus efficace n'est généralement pas la meilleure.

Ainsi donc, selon l'appellation du cours, nous aurions dû, en six semaines, former des instructeurs pour ouvriers forestiers, de niveau, de mentalité et de formation entièrement différents. A cause de cette diversité et du peu de temps qui nous était alloué, il s'agissait là d'une tâche bien ambitieuse.

En fait, selon les organisateurs du cours, il ne pouvait s'agir de rien de plus que donner certaines notions de base du métier, que de semer des idées qui pourraient être appliquées et développées, avec plus ou moins de succès, dans les diverses régions de l'Afrique équatoriale occidentale.

On aurait aussi pu imaginer de faire venir ces 22 futurs instructeurs en Europe, comme boursiers, pendant 6 mois ou 1 année. Ils auraient pu puiser, en toute tranquillité, aux sources même de notre enseignement. Ce sont eux qui auraient fait la transposition plutôt que nous. Mais cette formule, qui peut être valable dans certains cas nous verrons plus tard comment — ne doit pas être généralisée. Suivre un enseignement tout à fait nouveau et être obligé d'en faire simultanément la transposition n'est pas chose aisée. D'autre part, l'audience, en Afrique, d'instructeurs ayant appris à abattre des arbres en Suisse par exemple, ne sera pas la même que celle d'instructeurs formés dans des conditions spécifiquement africaines.

Finalement, voici comment personnellement nous verrions une action qui soit étendue, soutenue, tout en agissant en profondeur :

- a) prise de conscience des problèmes par des candidats instructeurs spécialement bien choisis, dans un cours initial de 6 semaines, comme l'a été le nôtre ;



Fig. 3

Photo: H. Ryter

Les contreforts des racines — très prononcés en Afrique équatoriale — s'enlèvent généralement lorsque l'arbre est à terre, pour autant qu'ils ne soient pas gênants lors de l'abattage

- b) travail pratique de ces candidats dans leurs pays respectifs;
- c) ces candidats restent en contact et trouvent un appui auprès des organisateurs du cours initial;
- d) quelques-uns de ces candidats, parmi les plus méritants, pourraient venir ensuite se perfectionner en Europe, en bénéficiant d'une bourse de 3 mois par exemple, car il est inutile que la durée de celle-ci soit trop longue;
- e) organisation de cours spécialisés par pays, conçus en fonction des besoins réels du pays. Ces cours seraient beaucoup plus modestes que le cours initial, et un seul expert suffirait. Son rôle serait essentiellement de contrôler et d'épauler les instructeurs noirs;
- f) simultanément, un moyen pour propager à peu de frais nos méthodes de travail serait l'envoi en Afrique, pendant une année par exemple, de nos meilleurs forestiers-bûcherons, immédiatement après la fin de leur apprentissage et avant leur Ecole de recrues. Par leur travail dans des administrations ou chez des exploitants spécialement choisis, ces jeunes gens se suffiraient à eux-mêmes. Ils pourraient rendre de grands services : d'une part, par le travail productif qu'ils fourniraient et, d'autre part, par le rayonnement qu'ils exerceraient autour d'eux. Car, ce qui impressionne le plus favorablement les Noirs, c'est de voir des Blancs faire le même travail qu'eux.

5. Considérations personnelles

Pour nous, qui nous trouvions pour la première fois en Afrique, sans expérience de ce continent, les deux mois passés au Gabon ont été un enrichissement extraordinaire.

En partant de chez nous, nous ne pensions pas pouvoir mettre à profit dans une telle mesure nos connaissances locales. Les idées fondamentales sur l'exploitation des bois, les principes de travail, la sécurité du travail, l'entretien de l'outillage, ne varient pas beaucoup. Bien sûr, nous avons dû nous adapter — surtout M. Marlétaz, pour démontrer notre technique de l'abattage — car le climat, les conditions forestières, la mentalité étant tous différents, nous ne nous sentions pas très à l'aise les premiers jours du cours. Nous n'avons disposé que d'une semaine d'adaptation au Gabon avant le cours, ce qui était trop court.

Le démarrage du cours n'a pas été facile : les participants étaient très sceptiques et pas particulièrement aimables les uns avec les autres. Ce n'est qu'après une quinzaine de jours que le cours a effectivement commencé à devenir productif. Petit à petit, la confiance s'est établie entre nous et les stagiaires ; dès lors, l'intérêt de ces derniers pour ce que nous leur enseignions a été sans cesse grandissant, et le cours s'est terminé en apothéose.

Sur le plan humain, ce fut une grande satisfaction pour nous d'avoir pu apprendre à connaître les Noirs dans la vie de tous les jours, d'avoir pu échanger avec eux des idées dans tous les domaines, d'avoir pu essayer de comprendre leur psychologie. La responsabilité des Blancs est énorme. Il faut que les ambassadeurs de notre civilisation en soient conscients. Dans l'assistance technique, nous pensons que, très souvent, la psychologie doit passer avant la technique.

Il serait faux de croire que très peu de choses valables aient été faites en Afrique jusqu'ici. S'il est possible pour un Européen de vivre à l'intérieur du Gabon, c'est partiellement aux missions qu'il le doit. Leur œuvre, sur le plan de l'assistance technique, est peut-être plus considérable que sur le plan religieux. Nous avons constaté que c'est souvent en contact avec les missionnaires que les élites se forment. Actuellement, bien sûr, une orientation nouvelle est donnée par l'importance que prennent les villes en Afrique, qui tendent à tout drainer vers elles, et considèrent comme tiers-monde tout ce qui ne gravite pas dans leur orbite.

Pour terminer ces quelques considérations personnelles, posons la question de savoir si, pour un inspecteur forestier suisse, responsable d'un arrondissement, ou pour un garde forestier de triage, il est souhaitable ou non de vivre l'expérience que nous avons vécue et qui a nécessité un congé de 2 mois ?

Poser la question, c'est la résoudre, je crois. Car, avec un peu de bonne volonté de part et d'autre, une mission d'aussi courte durée ne doit pas

poser de problèmes insolubles quant à la bonne marche de l'arrondissement ou du triage. Le rayonnement à l'étranger de la Suisse, les apports professionnels nouveaux, la découverte d'horizons insoupçonnés, l'enrichissement sur le plan humain et finalement le plaisir de rentrer chez soi — même s'il faut au retour se réadapter quelque peu à l'échelle suisse — sont des arguments largement suffisants pour justifier une réponse affirmative.

6. Conclusions

Notre propos a été de faire ressortir les aspects politiques, psychologiques et sociologiques que pose la promotion de la main-d'œuvre de l'Afrique équatoriale en général — d'expression française et forestière en particulier.

Cette promotion ne sera possible que par l'intermédiaire d'une formation professionnelle harmonieuse qui tiendra suffisamment compte des facteurs humains chez le Noir, ce qui nous a amenés à dire que la psychologie passe souvent avant la technique.

Les temps sont heureusement révolus où les Blancs imposaient leur volonté aux Noirs par la force. Aujourd'hui, nous devons agir par notre exemple, en persuadant le Noir que la méthode que nous lui enseignons est la meilleure, en lui prouvant par des exemples patents (ouvriers qualifiés dont le salaire est proportionnel à la productivité) que l'effort paie et qu'il est le meilleur moyen et aussi le plus sûr pour parvenir au standard de vie des Blancs.

Les idées préconçues, les méthodes de travail importées directement de chez nous, sans adaptation, risquent fort de créer des déceptions chez les uns comme chez les autres. Il faut sans cesse revenir aux sources de notre science, à ce qui est élémentaire. Notre enseignement doit être simple et dépouillé de toutes ses fioritures, car le Noir a tendance à s'accrocher aux détails. Et si son pouvoir de mémorisation est souvent considérable, il aura beaucoup de peine à distinguer dans son esprit l'essentiel de ce qui ne l'est pas.

Le retour à la simplicité en faisant volontairement abstraction, au début du moins, de nos machines et de nos méthodes perfectionnées, n'est pas chose facile. A nos yeux, l'enseignement des méthodes manuelles les plus simples, ne nécessitant qu'un outillage réduit, pas très coûteux et facile à entretenir, est indispensable au début. Lorsque le Noir aura appris ces premières notions, qu'il aura acquis le sens de la précision technique, qu'il aura compris la raison et le but de chacune des opérations qu'on lui demande d'effectuer, ce sera assez tôt pour passer à la machine.

Disons pour conclure que ce problème se pose chez nous exactement de la même façon, pour nos apprentis qui, dans bien des domaines, sont ressemblants aux élèves noirs que nous avons eu à former. Ces derniers ne nous ont pas déçus, bien au contraire, et nous sommes rentrés optimistes de notre mission, convaincus des perspectives nouvelles que pouvait offrir une assistance technique bien comprise en Afrique équatoriale d'expression française.